

Le jeu des apparences *Rien ne va plus* de Claude Chabrol

Philippe Gajan

Numéro 90, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23732ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (1998). Compte rendu de [Le jeu des apparences / *Rien ne va plus* de Claude Chabrol]. *24 images*, (90), 46–46.

LE JEU DES APPARENCES

PAR PHILIPPE GAJAN

Ce qui surprend le plus dans le dernier et cinquantième opus de la prolifique carrière de Maître Chabrol est cette apparente facilité à se draper dans le genre. «Petit polar sympathique», «comédie policière» certes, *Rien ne va plus* l'est, mais il est aussi et surtout beaucoup plus. Placé sous le signe du jeu — le plan d'ouverture sur la roulette, mais aussi le titre —, le film se joue surtout des apparences. Car il faut bien le dire, le film de genre semble ici n'être qu'un prétexte doublé, bien entendu, d'un plaisir certain. En quelque sorte, Chabrol s'offre un genre de jeu qui est aussi un jeu de genres. Utilisant des figures cinématographiques qui lui sont familières, comme les effets de miroir, Chabrol nous entraîne sur un échiquier où les fous, le couple Serrault/Huppert alias Victor et Betty donneraient le tournis aux «rois des cons». Tout d'abord

le gentil roi, Jackie Berroyer victime finalement de n'être que lui-même, c'est-à-dire un brave bourgeois (ce qui est donc impardonnable dans l'univers chabrolien). Puis ensuite le «con insurpassable» Cluzet alias Maurice, victime de se prendre pour plus qu'il n'est, ce qui mérite bien entendu la torture puis la mort.

Les fous du roi, disions-nous, pour parler de notre sympathique couple d'escrocs. Encore une fois, il faut considérer le double sens de l'expression. Ils sont à la fois des amuseurs publics mais aussi des personnages en marge de la société. Pas tant des marginaux que des esthètes, des dandys à leur manière, qui se seraient mis au ban d'une société qui ne les mérite pas. Serrault est cette figure récurrente de l'œuvre chabrolienne, un aristocrate anarchiste qui dicte les règles du jeu d'un univers qu'il construit

à sa mesure et dont il mesure les limites. Dans *Rien ne va plus*, c'est la bouche pleine de caviar, son mets favori, qu'il exprime son goût pour ces moments où, pour se reposer, il va se «frotter au peuple». Sans condescendance pourtant, pour le plaisir simplement, il se transforme en clochard à qui l'on offre des sandwiches tant on le prend en pitié. Toujours les apparences, celles que s'inventent nos deux «héros», elle en princesse russe, lui en colonel à la retraite. Jeux de l'esprit, jeux de rôles, *Rien ne va plus* exprime une intense liberté, reproduite par une mise en scène moins tendue, plus lâche que celle de *La cérémonie* mais parfaitement jubilatoire par ses revirements, ses sautes d'humeurs, ses changements de rythme. Et son corollaire est l'un des thèmes préférés de Chabrol: sous ses vernis de bonnes manières, la bourgeoisie est finalement pitoyable et surtout... ennuyeuse. Elle est donc bonne à «plumer». Chabrol est donc ce même aristocrate anarchiste, celui qui mettait en scène le couple noir, profondément dérangeant de *La cérémonie*, qui présente alors bien des similitudes avec celui de *Rien ne va plus*. Comme lui, le couple Betty / Victor semble de prime abord bien improbable. Et c'est leur étrange relation avec le monde qui scelle leur complicité. Cette scène mémorable où Serrault en fauteuil roulant tente de faire du chantage aux sentiments à la belle qui vient lui cracher son mépris est emblématique de cette relation. Eux seuls ne sont pas dupes. Par contre, ils savent aussi qu'ils ont besoin l'un de l'autre. Et cela suffit: mari et femme, amant et maîtresse, père et fille, on ne le saura jamais et de toute manière cela n'a aucune importance.

Iconoclaste Chabrol. Vous l'aurez compris, *Rien ne va plus* se cache derrière ses apparences. Il se déguste donc d'une manière un peu différente: dans ce cas-ci, c'est l'arrière-goût qui compte. ■

Michel Serrault, Isabelle Huppert et François Cluzet.



RIEN NE VA PLUS

France 1997. Ré. et scé.: Claude Chabrol. Ph.: Eduardo Serra. Mont.: Monique Fardoulis. Son: Jean-Bernard Thomasson et Claude Villand. Mus.: Matthieu Chabrol. Int.: Isabelle Huppert, Michel Serrault, François Cluzet, Jean-François Balmer, Jackie Berroyer, Momy Dalme. Couleur. 105 minutes. Dist.: Prima Film.